CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1996

Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- [x] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur examplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [ ] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la mellleure image possible.
- [ ] Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleur image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
					✓						
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

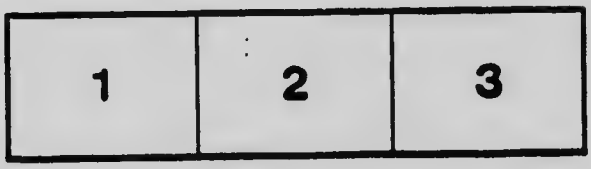
Bibliothèque nationale du Canada

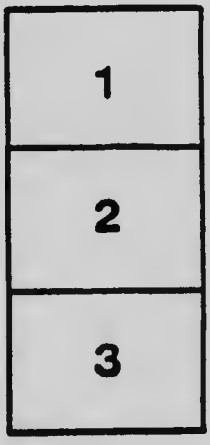
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

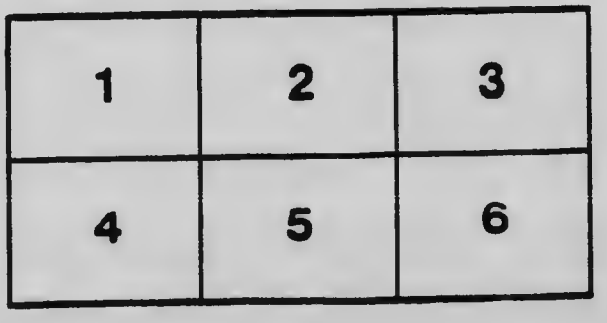
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

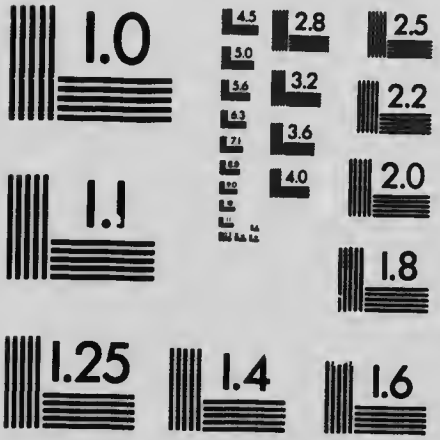






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

ZÉPHIRIN MAYRAND

GERBES D'AUTOMNE

PS 8476
A97
G47

MONTREAL

MDCDVI

GERBES D'AUTOMNE

Zephirin Maynard

ZÉPHIRIN MAYRAND

GERBES D'AUTOMNE

MONTREAL

MDCDVI

1906

PS8476
A97
G47

DEDICACE

A L'HONORABLE J. E. ROBIDOUX,

Ex-Ministre, J. C. S., Membre du Cercle Blanchemin, Président de l'Alliance Française, Montréal.

Cher monsieur et ami,

Etant sur le point de livrer à la publicité mes essais littéraires sous le nom de " Gerbes d'Automne ", j'ai cru devoir vous les dédier.

Vous êtes l'un des protecteurs les plus accrédités des Lettres Canadiennes, et je vous en félicite.

Mon seul but, en publiant ce volume, est d'apporter une petite pierre à l'édification de notre bibliothèque nationale.

Vous lui ferez, je n'en doute pas, un accueil hospitalier.

Veuillez agréer l'assurance
de ma considération distinguée,

ZÉPHIRIN MAYRAND.

Montréal, 15 novembre 1905.

APPRÉCIATION

Montréal, 24 novembre 1905.

Mon cher Mayrand,

Ceux qui ne nous connaissent pas intimement seront, sans doute, étonnés de voir mon nom en tête de vos " Gerbes d'Automne ". D'ordinaire, c'est à quelque littérateur, " inscrit au livre de la Maîtrise ", qu'est réservé l'honneur d'une dédicace, et je n'appartiens même pas au monde des lettres. Ceux, cependant, qui nous connaissent mieux, s'expliqueront, sans peine, l'hommage que vous me faites, en se rappelant notre amitié, déjà vieille de quarante ans.

En effet, il y a bien quarante ans que nous nous connaissons et que nous sommes devenus des amis. Vous veniez, alors, de choisir ce coin de terre, qui a nom " Saint-Philippe ", pour y établir votre demeure. Vous apportiez avec vous votre répertoire tout neuf de jeune notaire. Moi, je prenais mes dernières vacances d'étudiant en droit.

Entre le jeune notaire et l'étudiant en droit, la barrière n'était pas haute à franchir, et la connaissance ne fut pas lente à se lier. Comme il arriva que le jeune notaire était poète et que l'étudiant en droit était un curieux des choses de l'esprit, nous sommes, tout naturellement, devenus des amis.

Vous étiez alors le catholique sincère, l'amant des joies sereines du foyer, le doux rêveur que vous êtes resté depuis. Je vous retrouve tout entier dans vos poésies, dont la religion, la famille et des scènes naïves et pittoresques de la vie champêtre, sont les thèmes préférés.

Pour broder sur ces thèmes, vous ne vous êtes pas torturé à trouver des mots rares, ou des mots éclatants, qui font des bruits de fanfare ; vous vous êtes servi des mots qu'il fallait, de mots sans prétentions, de mots de tous les jours, si je puis ainsi parler, afin que chacun vous lise avec plaisir et vous comprenne sans effort. Ce qui est indéniable, c'est que vous n'avez plagié personne. Il est même à croire que, jamais, vous ne vous êtes attaché à imiter un poète plutôt qu'un autre. Aussi, avez-vous imprimé à vos vers un cachet d'incontestable originalité.

Votre but, en les publiant, est d'apporter " une petite pierre à l'édification de notre bibliothèque nationale ". N'est-ce pas trop de modestie ? Et n'aurez-vous pas fait beaucoup plus ? Les critiques autorisés, qui seront appelés à juger votre œuvre, ne manqueront pas de l'indiquer.

Agréez, mon cher Mayrand, mes félicitations et mes meilleurs souhaits pour l'auteur et pour l'ami,

J. E. ROBIDOUX.

LES LETTRES CANADIENNES

J'ai toujours aimé les lettres, et j'ai pu consacrer les trop courts loisirs de la vie professionnelle à traiter quelques sujets littéraires dont j'ai fait un volume. J'ai cru de mon devoir de réunir en gerbes ces modestes fruits de mes inspirations, souvenirs chéris des années qui ne sont plus, — non pas dans le but de faire du bruit autour de mon nom, car a dit Victor Hugo : " L'oubli reprend le nom," mais uniquement pour témoigner de mon dévouement aux œuvres canadiennes.

Si je puis contribuer à répandre le goût de la littérature nationale, j'aurai fait acte de patriotisme, et toute ma récompense sera dans la douce conviction d'avoir fait quelque bien. Les productions littéraires sont le type d'une nationalité .

Nous ne resterons Canadiens-français qu'en autant que nous conserverons notre belle langue de Fénelon ; et si nous lui faisons produire quelques fleurs sur notre sol canadien, ne serait-ce que de modestes pensées, nous prouverons par là qu'elle a bonne racine parmi nous, — que nous l'avons reçue vivace de la génération qui s'éteint, et que nous la transmettons de même à la génération nouvelle.

J'applaudis au mouvement qui s'opère de nos jours dans les rangs de la jeunesse instruite en faveur du beau

parler français, de la poésie, de la peinture et des beaux-arts en général.

Aussi quel vaste champ à exploiter ! Si j'étais poète, je chanterais les hauts faits de nos aïeux, nos gloires nationales, les beautés, les sites grandioses et pittoresques de notre jeune pays.

En avant, la jeunesse !

Ne craignez pas, jeunes disciples des muses, essayez vos ailes.

Vous êtes dans toute la sève des belles inspirations : Etudiez, lisez, travaillez ! Le succès couronnera vos efforts.

Favorisez et encouragez une littérature nationale, saine, noble, de bon goût, et vous aurez bien mérité de la patrie.

ZÉPHIRIN MAYRAND.

Montréal, décembre 1905.

HYMNE A PIE IX

O père des croyants, colonne de la foi,
Demeure inébranlable au plus fort de l'orage,
Car l'ange du Seigneur seconde ton courage
Et Dieu combat pour toi.

Tes jours sont éprouvés, ô pontife immortel ;
Mais que peut le danger sur un cœur magnanime :
Ta force est dans la croix, cet étendard sublime,
Que tu reçus du Ciel.

Ton bras doit prévaloir sur l'enfer conjuré ;
De tes fiers ennemis la puissance éphémère
Toujours se brisera contre le roc de Pierre :
Le Seigneur l'a juré.

D'un souffle il terrassa le grand Napoléon :
Le colosse est tombé comme un roseau fragile ;
La barque du pêcheur, sur son ancre, immobile,
A bravé l'aquilon.

Guide l'arche bénie à travers les brisans ;
Espère, un jour meilleur brillera sur ta tête ;
Car celui dont la voix commande à la tempête,
Veille sur ses enfants.

Courage ! élu du Christ, sois ferme et sans émoi ;
L'épreuve n'a qu'un temps ; oui, ces ligues impies,
Ces fières légions que l'enfer a vomies,
Tomberont devant toi.

L'Assomption, 12 novembre 1860.

LE REGRET

Ah ! pourquoi donc me fuir, ivresse passagère,
Bonheur dont un reflet dorait mon horizon ?
Etre heureux ici-bas, n'est-il donc que chimère ?
Est-ce donc un vain mot ? N'est-ce qu'illusion ?

Je me laissai bercer par la voix d'une femme.
De la fidélité je sus garder les lois ;
L'astre de l'espérance avait lui dans mon âme ;
Et confiant j'aimai pour la première fois.

Chère, te souvient-il de ces heures rapides
Où nous allions causer le langage du cœur ?
Mon regard quelquefois troublait tes yeux humides,
Et ton front se couvrait d'une chaste rougeur.

Te souvient-il encore, inoubliable amie,
Quand ma nacelle errant au souffle des zéphirs,
Semblait fuir d'elle-même au gré de nos désirs,
Revenant à regret vers la rive fleurie.

Te souvient-il encore des marches matinales
Que le chant des pinsons égayait et charmait ?
Te souvient-il des fleurs aux radieux pétales
Que je savais choisir pour faire un bouquet ?

Félicité trompeuse, espérance éphémère !
Hier, j'étais aimé, son cœur battait pour moi ;
Elle dort, aujourd'hui, bien seule.... au cimetière ;
Ah ! pour moi l'avenir est sombre et plein d'émoi.

Pourtant, du souvenir la tige enracinée
Tient encore à mon cœur plein de mornes regrets ;
Dans mon âme elle vit l'amante inoubliée :
Là-haut, peut-être, un jour reverrai-je ses traits.

Contrecœur, 10 mai 1864.

L'AVEU

Je veux être sincère, ange pur, jeune fille :
Je ne viens pas ici te parler en flatteur ;
Seulement je voudrais être une fleur gentille,
Pour que de me cueillir tu me fisses l'honneur.

Ah ! si j'étais la brise à la plaintive haleine,
J'irais, j'irais souvent, sur tes pas cadencés,
Doucement soulever tes longs cheveux d'ébène,
Sur ton col virginal avec grâce tressés.

Oh ! que ne suis-je encor l'amant au cœur de flamme,
Que tu vois quelquefois dans tes songes, la nuit ?
Je te dirais un mot du profond de mon âme,
L'aveu qui se murmure, en soupirant, sans bruit.

Contrecœur, 3 juillet 1855.

SOIS HEUREUSE !

(Pour un album)

Les Grâces, les Amours, les ris et les plaisrs —
Ne te disent-ils pas : Ne sois jamais rêveuse ?
Un ange aux ailes d'or, bénissant tes désirs,
Te redit : Sois heureuse :

Quand Zéphir, au printemps, de son souffle embaumé,
Berce de tes cheveux la couronne soyeuse ;
Ne murmure-t-il pas sur ton front bien aimé :
A jamais sois heureuse !

Le clapotis des eaux, les premiers bruits du jour
Mêlent à ce concert leur voix harmonieuse ;
Les rameaux ondulants chantent avec amour :
A jamais sois heureuse !

Et moi, que te dirais-je, être consolateur ?
Nature, prête-moi ta voix mystérieuse,
Pour redire comme eux en ce livre du cœur :
Oh ! toujours sois heureuse !

Contrecœur, 8 août 1865.

ADIEU D'UNE JEUNE FILLE AU MONDE

Il faut donc me bannir du vieux toit de mon père,
Pour prendre le chemin de l'humble monastère ;
Je ne puis résister à la voix que j'entends :
Elle a gagné mon cœur déjà depuis longtemps.

Il me fallait choisir ou Jésus ou le Monde,
Ou le port de salut ou l'océan qui gronde :
Mais pourrais-je, après tout, hésiter aujourd'hui ?
Je me donne au Seigneur, mon plus fidèle ami.

Rien que dix-sept printemps ont fleuri sur ma tête :
Je ne vois sous mon ciel que plaisir et que fête.
On dit que je suis jeune, et bien trop jeune encor
Pour noyer dans l'oubli tous ces beaux rêves d'or.

Je suis jeune, il est vrai, pour me faire novice :
Fuir tout ce qui sourit, ah ! quel grand sacrifice !
Bon père, tendre mère, et frères adorés,
Je vous entends gémir, je vous vois éplorés.

Comme vous je ressens la main de la nature :
L'heure du grand départ est cruelle et bien dure.
Comment ne pas surprendre une larme en ses yeux,
Quand on dit au foyer les suprêmes adieux ?

A quoi servent ces pleurs ? Allons au but, courage !
Noblesse n'attend point et commande à tout âge ;
Je poursuis mon chemin, et ne sommes-nous pas
De pauvres voyageurs qui passent ici-bas ?

Pour moi je veux marcher sous la sainte bannière
Qui porte en lettres d'or : Foi, Charité, Prière !
Je vivrai pour le pauvre et pour l'infortuné,
Pour celui qui se voit du monde abandonné.

J'élèverai l'enfance, instruirai la jeunesse,
Serai pour l'orphelin la mère qui caresse ;
Au chevet des souffrants je saurai bien courir,
Et priant avec eux les aider à mourir.

Quand j'aurai parcouru l'arène de la vie,
Touché d'un pied léger le seuil de la Patrie,
Oh ! je tendrai la main, pour faire des heureux,
A tous ceux que j'aimais, en leur montrant les cieux.

L'ÉRABLIÈRE CANADIENNE

Le poète a chanté tes gloires, ma patrie,
Tes grands lacs et tes monts, et ton Cap Diamant ;
L'étranger sur ton sol contemple avec envie
Tes chutes, tes ilots et ton fleuve géant.

Mais n'est-il pas encor plus d'une rime à dire
Sur cette érablière, où jadis nos aïeux
Ont bâti le chantier que j'aime et que j'admire :
C'est la cabane à sucre au toit brut et mousseux.

Voyez le forestier plongeant sa blanche lame
Dans le sein de l'érable au tronc fier et juteux,
Pour tirer goutte à goutte un précieux dictame,
Qui coule sans effort comme un présent des cieux.

Le chalumeau dans l'urne en cadence déverse
Le succulent nectar : Au matin d'un beau jour
Un rayon de Phébus l'illumine et s'y berce ;
L'oiseau jette au printemps son premier cri d'amour !

En avant ! travailleurs, pas de merci, ni trêve ;
Emplissez les tonneaux, et faites la moisson ;
Vite ! attisez vos feux, j'entends bouillir la sève :
Du chantier la vapeur s'échappe en tourbillon.

L'écho du bois répète une clameur joyeuse :
Accourez, visiteurs, vous jeunes amoureux :
L'air est pur, parfumé, la tire est savoureuse ;
Goûtez bien vos ébats, vos gambades, vos jeux.

C'est par enchantement que le dîner s'apprête :
Sur le soyeux gazon la table on va dresser.
Où tout le monde étale un menu pour la fête ;
Et le " coup d'appétit ", n'allez pas l'oublier.

Bravo ! nous entendons crépiter la " grillade ",
Le bruyant cliquetis des verres, des couteaux ;
On arrose les mets de plus d'une rasade ;
Que l'on dîne avec goût sous les ombreux arceaux !

La troupe fait justice à ce banquet champêtre ;
On cause et l'on babille en groupes dispersés ;
Là-bas on se balance aux branches d'un vieux hêtre ;
On ceint les jeunes fronts de lierres tressés.

Oh ! voici que résonne : " A la claire fontaine ".....
Egayant du grand bois les échos ébahis ;
Le chant succède au chant : " Vive la Canadienne ".....
Toujours vive l'érable ! et vive mon pays !

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

Sainte-Anne, sauvez-nous ! tel est le cri sublime
Que, deux siècles passés, de pauvres matelots
Poussèrent, à Beaupré, du milieu de l'abîme :
Sainte-Anne les sauva de la fureur des flots.

Pour immortaliser ce touchant sauvetage,
Un pieux oratoire en ce lieu s'érigea :
De tous les coins du globe, à ce noble rivage,
La foule des croyants en torrents convergea.

Sur le flanc du grand fleuve, au pied d'une falaise,
Tu te fis un " chez toi ", patronne des Bretons ;
C'est là, pour te prier, qu'on se sent plus à l'aise,
Que tu répands sur nous tes miracles, tes dons.

Sainte-Anne de Beaupré : c'est le legs que la France
Départit à ses fils devenus orphelins :
Et toujours nous l'avons gardé sans défaillance,
O foyer ravivant la foi des Canadiens.

Il vous fallait, Sainte-Anne, un plus ample sanctuaire :
Le flot des pèlerins va toujours grossissant ;
La chapelle a fait place à cette église altière
Dont le dôme se mire au sein du Saint-Laurent.

J'ai foulé tes parvis, ô sainte basilique,
Admirant tes chefs-d'œuvre et tes riches contours,
Vénérant tes autels et ta sainte relique,
Aux larmes de la foi j'ai donné libre cours.

J'ai vu les " ex-voto " de la misère humaine
Monter en pyramide aux voutes du saint lieu ;
J'ai dit du fond du cœur : toi seule, Foi chrétienne,
Peux parler ce langage entre l'homme et son Dieu.

J'ai vu les malheureux de tout le Nouveau-Monde
Se presser dans ton sein, ô temple vénéré,
Anne, protégez-nous sur la terre et sur l'onde ;
Toujours vive en tous lieux Sainte-Anne de Beaupré !

Contrecœur, juillet 1893.

NOCES D'OR DU COLLÈGE L'ASSOMPTION

Salut ! clocher béni de mon ancien collège,
Asile où j'ai coulé des jours de vrai bonheur .
Ton horizon éveille en moi le doux cortège
Des souvenirs du cœur.

C'est bien lui que je vois à l'ombre du bocage ;
Je reconnais ses murs, ses gracieux contours.
Il se dresse là-bas, dominant le village
Et tous les alentours.

Voyez-vous ces gazons, ces tapis de verdure,
Où l'on allait chômer en groupes tapageurs ?
Voyez-vous ces berceaux où la belle nature
Etalait ses splendeurs ?

Salut ! sainte chapelle, ô pieux sanctuaire ;
Ta voûte a retenti de nos tendres accents ;
Et tu vis de nos cœurs la suave prière
Monter comme un encens.

Je vous revois enfin, berceau de ma jeunesse,
Sentiers que j'ai foulés, délicieux séjour ;
Mon âme, à cet aspect, tressaille d'allégresse,
Exhale un chant d'amour.

C'est ici le rectangle où la balle trompeuse,
Sous les coups redoublés des alertes jouteurs,
Bondit et rebondit sur la troupe joyeuse,
Acclamant les vainqueurs.

Voici les beux témoins de plus d'une bataille,
Où les jeunes lutteurs se rangeaient en deux camps,
Se lançant la pelote et bravant la mitraille
En dignes combattants.

Je me souviens du bois à la source d'eau vive,
Où dans nos jours de fête on aimait à camper ;
Où le dîner servi par les mains d'un convive,
Semblait vraiment princier.

Je vois ce vieux bouleau dont l'écorce rugueuse
Porte l'empreinte encor de noms que j'ai chéris :
Oh ! cet écrit champêtre à la mémoire heureuse
Rappelle des amis.

Bravo ! chers professeurs, et vous aimés confrères ;
Qu'il est doux, qu'il est bon de se revoir un jour
Dans ces murs vénérés et demi-séculaires !
Quel émouvant retour !

Ici j'avais laissé la moitié de mon être,
Et souvent dans la vie, au milieu des combats,
Tournant vers toi mes yeux, oh ! je me sens renaître,
Et raffermir mes pas.

Tel on voit le marin, après un long voyage,
Une mer orageuse, après mille périls,
Se trouver un beau jour à son ancien rivage,
Au port de son pays.

Puisse-tu vivre en paix, ô seconde patrie,
Rayonnant d'espérance et d'immortalité !
Puisse-tu voir grandir sous ton ombre bénie
Notre postérité !

L'Assomption, 13 juin 1883.

ALMA MATER

60e anniversaire du Collège de l'Assomption et noces d'or sacerdotales du supérieur, Rév. F. Dorval.

Salut ! mon vieux collège, ô maison maternelle,
Où j'appris à gravir les sentiers du savoir :
Je reconnais tes murs, ton dôme, ta chapelle ;
Sous ton toit qu'il est doux enfin de se revoir !

Pour des enfants bien nés, l'appel de notre mère
Est allé droit au cœur : et quel ébranlement !
On part, on court, on vole au grand anniversaire,
Du Nord jusqu'au Midi, de l'Aurore au Couchant.

Je vois luire à ton front une vive auréole ;
Tes fils sont ta couronne : est-il plus beau laurier ?
Groupés près de tes flancs, autour de ta coupole,
Soixante ans sont debout pour te congratuler.

Le germe merveilleux qu'autrefois les Labelle,
Meilleur et Cazeneuve ont semé sur ces bords,
Mouillé de leurs sueurs, réchauffé de leur zèle,
Est devenu grand chêne aux superbes abords.

Au début resserré sur un point du Portage,
Tu grandis et brisas ces langes trop étroits,
Pour embrasser l'espace allant jusqu'au rivage,
A tes pieds regardant deux fleuves à la fois.

Ton nom s'est ennobli dans l'église et le monde :
Les Laurier, Cassidy, Jetté, Ritchot, Pilon,
Morin, Papin, Dorval, Caisse, Archambault, Lacombe,
Tarte et mille autres preux illustrent ton blason !

Ah ! vous qui n'êtes plus, dormant au cimetière,
Confrères d'outre-tombe, écoutez l'hosanna
Que nous chantons en chœur : Secouez la poussière,
Et fêtez avec nous notre " mater alma ".

Je revois des lieux chers à mon adolescence ;
Enfin j'ai retrouvé mes beaux jours, mes quinze ans,
Et du rhétoricien l'aimable insouciance,
Mes rêves de jeunesse et mes tendres printemps.

Je babillais ici, sous ces riants ombrages,
Et là je me livrais à nos jeux tapageurs ;
Puis l'étude, où souvent je fis gémir les pages
De Cicéron, Virgile et nos bons vieux auteurs.

Frère, te souviens-tu du cantique à Marie :
" Donne-nous un beau jour ", ... préludant au congé,
Que tous, le cœur joyeux, nous chantions à l'envie,
Invoquant un ciel pur tel qu'on l'avait songé ?

Te souviens-tu du bois aux arbres séculaires,
Où mollement groupés sur un tendre gazon,
Heureux [illegible] front ceint de tresses de lierre,
On savou[illegible] des mets apprêtés sans façon ?

Toi, vieux soldat du Christ, héros de cette fête,
Cinquante ans tu ceignis l'habit sacerdotal ;
Tu fus pour ton collège une illustre conquête,
Fier parmi ses enfants de nommer un Dorval.

Unis sous le blond ciel d'une active jeunesse,
Tous deux à l'unisson et la main dans la main,
Vous n'étiez qu'un seul cœur, d'amour battant sans cesse,
Sous le regard de Dieu marchant votre chemin.

Après un demi-siècle admire ton ouvrage,
Honneur à tes efforts, gloire à tes cheveux blancs !
Dans l'arène jamais n'a faibli ton courage ;
Vois ton œuvre en ce jour couronner tes vieux ans.

Comme le vigneron tu prodiguas ta peine
A la vigne timide, aux fragiles rameaux ;
Tu la vois aujourd'hui : C'est l'orgueil de la plaine,
Pour ta gloire étalant ses mille fruits nouveaux.

A ta voix en ces lieux la mystique Victime
S'immola sur l'autel une première fois :
Et dans tes noces d'or, patriarche sublime,
Sur nous tu fais descendre encor le roi des rois.

Nous t'offrons un bouquet de nos vœux, digne père :
A toi bien longue vie, à toi prospérité !
Que Dieu jette des fleurs sur ta longue carrière ;
Qu'il te conduise au port de l'immortalité !

Et toi, maison de paix, rempart de la science,
Résiste comme un roc à tous les coups du temps ;
Les siècles rediront notre reconnaissance ;
Ton nom sera toujours béni de tes enfants.

L'Assomption, 14 juin 1893.

L'EXPOSITION COLOMBIENNE

L'aigle, ce roi des airs, monte aux plus hautes cimes :
Il se plaît dans la nue, et son vol orgueilleux
Sait dédaigner la terre et défier les Cieux ;
Il embrasse l'espace en ses ailes sublimes.

Ainsi l'on voit planer de l'homme le Génie :
Ce foyer qu'autrefois un hardi Prométhé
Déroba dans l'Olympe à la Divinité,
Verse aux âmes le feu, la lumière et la vie.

Pur et divin flambeau, qui toujours illumine
Et conduit les humains de progrès en progrès,
Saluons en ce jour tes magiques effets ;
Le globe devant toi se recueille et s'incline.

D'un élan le Génie a franchi les distances ;
Aux quatre coins du monde il a donné l'éveil :
Toutes les nations vivant sous le soleil,
S'unissent aux concours des arts et des sciences.

Oh ! c'est donc dans tes murs, nouvelle Babylone,
Qu'on nomme Chicago, reine de l'Occident,
Que se déroule en paix ce grand bazar vivant,
Vaste panorama qui charme et nous étonne.

Interromps ton sommeil quatre fois séculaire,
Lève-toi, secouant la poudre du tombeau,
Colomb, grand découvreur de ce Monde Nouveau ;
Entends ses jeunes fils t'acclamer comme un père.

Comment le trouves-tu ce sol de l'Amérique,
Où premier tu plantas l'étendard de la foi ?
Tu chercherais en vain ces peuplades sans loi,
Qui sillonnaient jadis cette lande rustique.

Où régnait tristement la forêt encor vierge,
N'entendant pour tout bruit que les fauves mugir,
Tu vois maintes cités superbement surgir ;
De l'inculte prairie un champ d'épis émerge.

Vois ces chemins de fer, tunnels, canaux, jetées,
Le mineur déchirant les entrailles des monts,
Des fleuves sous le joug de ces immenses ponts :
Aurais-tu pressenti nos grandes destinées ?

L'homme un jour du ciel même a su dompter la foudre,
Et sans peur se jouant de l'électricité,
Il la charge, dirige et la lance à son gré :
Quel problème futur reste-t-il à résoudre ?

Ce pays que Voltaire appelait sol de neige,
Cachait mille trésors dans son manteau d'hiver ;
Au banquet colombien de paraître il est fier,
Etalant ses produits comme un brillant cortège.

Le Canada français, jeune et plein d'espérance,
Va toujours son chemin, et fier de son blason,
Il grandit, honorant le sceptre d'Albion,
Sans jamais des aïeux oublier la vaillance.

Les peuples dans l'arène où l'honneur les convie,
Se sont donné la main devant la Liberté :
Ils siègent en congrès de la Fraternité,
Rivalisant par l'art, le talent, l'industrie.

Maintenant, grand Gênois, dors content dans ta bière,
Car ton œuvre a reçu son plein couronnement ;
Tu dotas l'univers d'un nouveau continent,
A côté de l'ancien marchant la tête altière.

Chicago, octobre 1898.

LE NOUVEL AN

J'entends sonner minuit, encore un an qui tombe
Dans le gouffre béant qu'on nomme éternité ;
L'aiguille a fait un tour au grand Cadran du Monde ;
Douze mois révolus comme une ombre ont passé.

Mais quels sont les présents de la nouvelle année ?
Dans les plis de sa toge est la guerre ou la paix,
Ou bonheur ou malheur, c'est notre destinée :
Caressant l'avenir, faisons mille souhaits !

Voyez le temps qui fuit comme l'onde qui roule
Sur le lit émaillé du limpide ruisseau ;
Tel encor le navire, en courant sur la houle,
Trace un sillon d'argent qui disparaît sous l'eau.

Aux mois qui ne sont plus, envolés comme un rêve,
Ma muse avec regret dit un refrain d'adieux ;
Elle bénit la main qui sans merci ni trêve
Décime en les comptant nos jours et nos cheveux.

Et moi pauvre poète, en ce jour d'allégresse,
Je chante sur ma lyre et j'implore les cieux :
Accueillez, chers lecteurs, vous à qui je m'adresse,
Mes vœux les plus ardents : Soyez, soyez heureux !

LA MESSE DE MINUIT

La nuit sur le hameau laisse flotter son ombre ;
Dans la voute du ciel les étoiles sans nombre,
Parsemées çà et là de l'Est à l'Occident,
Tracent un arc immense au sillage d'argent.

Du fond de la vallée au sommet des montagnes,
Dans la sombre forêt comme au sein des campagnes,
L'on n'entend pour tout bruit que les tristes autans
Promenant dans les airs leurs sourds gémissements.

L'enfant dort son sommeil, bercé de mille songes,
Et livre sa belle âme à leurs riants mensonges ;
Il sourit tendrement à son ange gardien,
Qui contemple en silence un petit chérubin.

Soudain l'airain sacré s'ébranle et se balance,
Et fait au loin bondir sa joyeuse cadence :
C'est l'appel au lieu saint, il est minuit sonné ;
Accourez, ô croyants, voir un Dieu nouveau né.

Venez tous, adorons dans les bras de Marie,
Le Sauveur des humains, ce désiré Messie ;
De quatre milliers d'ans il comble les souhaits ;
La crèche est son berceau, l'étable est son palais.

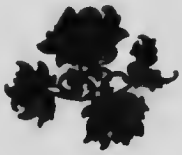
Qu'il est beau, qu'il est grand le culte catholique
Des bergers redisant cet immortel cantique :
Gloria ! Gloria ! jusqu'au plus haut des Cieux ;
Saint, saint ! chante à son tour le cœur des Bienheureux.

Le temple a revêtu sa plus belle parure,
Pour élever un trône au roi de la Nature ;
L'autel resplendissant sous des gerbes de feu,
Salue avec amour la naissance d'un Dieu.

L'orgue majestueux aux graves mélodies,
Mêle à ce grand concert ses nobles harmonies :
Il soupire, murmure et gronde tour à tour ;
Sa voix est un écho de prière et d'amour.

La prière et l'encens montent du sanctuaire.
Le pontife célèbre un sublime mystère ;
La victime s'immole, et s'anéantissant
La foule adore un Dieu qui lui donne son sang.

Le Verbe se fait chair pour notre délivrance ;
La croix est son drapeau, c'est l'Agneau de souffrance ;
Naître, vivre et mourir pour tout le genre humain :
Quel spectacle sublime aux regards d'un chrétien !



SAINT-SULPICE

Salut ! noble maison, illustre Saint-Sulpice !
Nom qui fut toujours cher au cœur du Canadien ;
Oh ! que pour t'acclamer tout le peuple s'unisse !
Tu fus de son passé le fidèle gardien.

Un Olier t'implanta sur le sol de la France,
Le beau pays des Francs, berceau de nos aïeux ;
Et le prêtre français à la sainte vaillance
Fit fleurir cent rameaux sur ce tronc généreux.

Je vois dans l'univers tes rejetons sans nombre :
A Paris, Baltimore, à Rome, à Montréal ;
Sur les deux continents n'étends-tu pas ton ombre,
Donnant à la science un élan sans égal ?

Je te contemple assis au pied de la montagne,
Arsenal du Savoir, rempart des facultés,
Dominant notre port, la ville et la campagne,
Immortel Saint-Sulpice aux sublimes beautés !

Tu tiens droit le flambeau de la pure doctrine,
Tu montres à nos fils le dogme souverain ;
Et ton enseignement s'échauffe et s'illumine
Des rayons de la Foi, qui brûle dans ton sein.

Tu guidas les débuts de cette colonie,
Veillant comme une mère auprès de son berceau ;
Tu gravas dans son cœur : Religion, Patrie !
Noblesse n'a jamais déserté ton drapeau.

Quand un roi débauché, souillant son diadème,
Nous livra lâchement à la fière Albion,
Tu sauvas notre foi, notre langue et toi-même
Tu sus rester loyal sans ternir ton blason.

Le cœur de la jeunesse en tes mains se façonne
Pour les combats de Dieu, pour les grandes vertus ;
Maints héros canadiens brillent sur ta couronne,
Les uns luttant encor, d'autres qui ne sont plus.

De tes rangs sont sortis, pour l'Eglise et le Monde,
Des citoyens d'élite et d'illustres prélats ;
Les tiens ont traversé monts, bois, déserts et l'onde ;
De leur Alma Mater ils ne rougissent pas.

Le pauvre à qui le ciel donne une âme d'artiste,
Chez toi trouve toujours une aide à son talent :
Ta générosité le seconde et l'assiste,
Et ta puissante main le pousse de l'avant.

Pour opérer le bien, il t'a fallu combattre
La noire impiété, les complots envieux ;
Mais l'on ne vit jamais ton courage s'abattre,
Semant partout le bien et faisant des heureux.

Sans t'émouvoir parfais ton œuvre séculaire :
Tel l'aigle sillonnant l'océan éthéré,
Dans la plaine qu'il fuit voit un chasseur vulgaire,
Et fier poursuit son vol avec sérénité.

A MON ORME

(SONNET)

Orme aux puissants rameaux, vaillante sentinelle,
Tu gardes mon chalet contre les chauds rayons,
Prodiguant à ces lieux ton ombrage fidèle,
Et tu sais contenir le choc des aquilons.

Les oiseaux font leurs nids sous ta large envergure ;
Leur joyeuse cohorte y chante tout le jour ;
Le doux zéphir se joue au sein de ta ramure,
Et sur ton front je lis : beauté, vigueur, amour !

Le printemps, tes bourgeons m'apportent l'espérance,
Et nous disons tous deux au Ciel : reconnaissance !
Tu revêts, à l'été, ta robe de verdure,

Nous enivrant d'air frais et du gai renouveau,
Que l'automne ternit, qu'emporte la froidure :
Ah ! ta dépouille alors me parle du tombeau.

Contrecœur, 23 mai 1894.

LE SOLEIL DE MARS

(SONNET)

La nature à nos yeux se montre plus coquette,
On entend s'apaiser la voix des aquilons,
La campagne pour Mai prépare sa toilette,
Et la gaîté revient aux rustiques vallons.

Les pinsons plus hardis désertent leur cachette
Pour fredonner en chœur leur babil, leurs chansons ;
L'enfant gambade autour de l'humble maisonnette
Et déjà les longs jours dorent nos horizons.

Salut ! beau mois de Mars à l'haleine si pure ;
Que tes rayons sont doux après tant de froidure ;
La terre, à ton aspect, soudain prend son éveil.

Le voilà de retour ce messager fidèle,
Pour le pauvre transi c'est la saison plus belle.
Tout revit avec Mars et son brillant soleil.

L'AMOUR

Quand Dieu dans sa bonté créa notre planète,
Y fit régner Adam comme un roi glorieux,
Mon œuvre, s'est-il dit, encor n'est pas complète ;
Sans l'amour tout est froid, morne et silencieux.

Le père des humains, dans le divin parterre,
Admirait, contemplait les dons de Jéovah ;
Que lui sert, après tout, de posséder la terre,
S'il est seul pour chanter l'éternel hosannah ?

Parmi les mille voix ravissant son oreille,
En est-il une au moins qui puisse l'appeler ?
Les oiseaux gazouillant, jubilant à merveille,
Se comprennent, mais lui ne saurait leur parler.

Il veut du créateur entonner la louange,
On chante mieux à deux, on chante mieux en chœur :
Il lui faut sa compagne aussi belle qu'un ange,
Pour partager sa joie, et partager son cœur.

Dieu songeant au bonheur de l'homme, son image,
Mit la dernière main à sa félicité :
Il se plut à créer, couronnant son ouvrage,
Pour le roi de l'Eden la reine de beauté.

D'Adam même il tira la chair la plus intime,
Des fleurs le doux parfum, de l'iris les couleurs,
Du gosier de l'oiseau l'accord le plus sublime,
Et fit Eve, l'amour et ses nobles ardeurs.

Elle parut enfin cette première femme,
Dans toute sa fraîcheur et son magique attrait ;
La nature, à l'instant, lui sourit et l'acclame ;
Avant de la connaître, Adam la chérissait.

Le monde s'anima dès ce moment suprême :
Tout être put aimer, l'Univers fut amours ;
Adam le premier dit : Ma douce Eve je t'aime !
Et la terre et les cieux surent aimer toujours.

LE CHASSEUR

(SONNET)

Il aime les grands bois, les fauves, leur repaire ;
L'arme au bras il se glisse à peine respirant ;
Guetter, blesser, tuer : Quoi de plus émouvant ?
Et l'odeur de la poudre a toujours su lui plaire.

Il passe à travers tout, rien ne lui coûte à faire ;
Couché sous la ramure, il dort au bruit du vent ;
Un succulent repas, à son réveil, l'attend ;
Il dîne de sa chasse, et la table est princière.

Quand le gibier blessé s'élance dans l'espace,
Prompt il lance sa meute et s'acharne à sa trace.
L'achever est sa gloire, il sent battre son cœur.

Comme un guerrier vingt fois il a risqué sa tête,
Au vainqueur les dépouilles, admirez sa conquête ;
Il a gagné son grade, il est maître chasseur.

NOEL

C'est l'heure du repos : la nature sommeille,
On n'entend pour tout bruit que le gémissement
De la bise d'hiver : pourtant le chrétien veille,
Le chrétien prie, attend.

Ecoutez ! minuit sonne : une blanche cohorte
D'anges adorateurs a déserté les cieux,
Pour venir entourer de leur brillante escorte
Le berceau merveilleux.

Dans la crèche il est là, Jésus le vrai Messie !
Il est né l'enfant Dieu : Vive, vive Noël !
Noël ! Jésus ! Sauveur ! Quels noms pleins d'harmonie !
Noms apportés du ciel.

Une pauvre bourgade, une crèche, une étable
Contiennent l'Homme-Dieu que l'univers entier
Ne saurait contenir, et l'incommensurable
Pour nous vient s'incarner !

Celui qui d'un seul mot fait obéir la foudre,
Elève les petits, frappe les potentats,
Peut fonder un empire et le réduire en poudre,
Enfant ne marche pas.

Plus loin que l'infini commence son royaume,
Il est le créateur, le maître de tout bien ;
Il nous semble, à le voir souffreteux sur ce chaume,
Qu'il ne possède rien.

Plus il se fait petit, plus sa toute-puissance
Brille d'un vif éclat aux regards de la Foi ;
Le chrétien soulevant le voile de l'enfance,
Adore un divin roi.

Approchez, ô vous tous, courbés sous la misère :
Ah ! ses petites mains sont pleines de bienfaits ;
Il sait donner à ceux dont la vie est amère,
Le bonheur et la paix.

Il console la veuve et soutient son courage,
Il pourvoit l'orphelin d'un noble protecteur,
Il donne au bon vieillard l'espérance en partage
Et rajeunit son cœur.

Enfants, accourez tous : Noël, c'est votre fête :
Etrennes de Jésus ! étrennes des parents !
Pour vous combler de biens, tout concourt et s'apprête ;
Soyez reconnaissants.

Que vers Jésus Enfant monte votre prière :
Implorez un pardon pour l'an qui va finir,
Demandez de beaux jours pour cette pauvre terre,
En l'an qui va s'ouvrir.

Contrecœur, 25 décembre 1895.

RENDEZ-MOI MES VINGT ANS.

Quand je vois les enfants attroupés sur l'herbette,
Causer, jouer, courir,
Et gambader autour de l'humble maisonnette,
Se livrant au plaisir ;

Quand je vois les amants sous la verte charmille,
Dans les chemins ombreux,
Se dire du regard, où la jeunesse brille,
Des mots mystérieux ;

Quand les petits oiseaux cachés sous la ramée,
Egrennent leurs chansons,
Et retrouvant leur nid, retraite bien aimée,
Chantent sur tous les tons ;

Lorsqu'au retour des fleurs les vives hirondelles,
Fendant l'immensité,
Dans le sein de l'air pur baignent leurs tendres ailes,
Ivres de liberté ;

Quand je vois, au matin, le nautonnier joyeux
Dans sa blanche nacelle,
En cadence effleurer le flot silencieux,
Où le jour étincelle ;

Quand je vois un essaim de jeunes laboureurs
En rustique livrée,
Se hâter, amassant le fruit de leurs labeurs
Et la gerbe dorée ;

Quand ils dansent le soir et quadrilles et rondes
Sous l'œil des vieux parents,
Quand je vois leurs cheveux noués en tresses blondes,
Flotter au gré des vents ;

Je veux être comme eux gaillard de mon village,
Je me crois jeune encor,
Et des plaisirs d'antan je retrace l'image :
Je revois l'âge d'or.

Des rayons du passé mon âme s'illumine,
Je rêve à ce beau temps :
Un cri s'échappe alors de ma poitrine :
Rendez-moi mes vingt ans !

Contrecœur, 22 juillet 1896.

LA CONFRATERNITÉ.

Dieu fit un jour descendre sur la terre,
Présent divin, la confraternité,
Pour alléger un peu notre misère :
On l'acclama sœur de la Liberté !

Douce vertu, digne de nos louanges,
Règne à jamais sur un trône d'azur ;
De ta beauté tu réjouis les anges,
Ton front reluit de diamants et d'or pur.

Tous pèlerins, nous sommes de passage
Sur la planète où nous comptons les jours ;
Nous quereller, ce ne serait pas sage :
Le temps nous fuit, les beaux jours sont si courts !

Il est si doux pour de nobles confrères
De bien s'entendre et de fraterniser,
D'être loyaux, indulgents et sincères,
Tout en sachant quelquefois s'amuser.

De notre sein chassons loin la discorde ;
Vivons contents à l'ombre de la paix :
Que dans nos rangs fleurisse la concorde !
Sachons toujours en goûter les bienfaits.

Veut-on savoir si parmi nous, bons frères,
Règne aujourd'hui cette belle union ?
N'en doutez pas, les preuves en sont claires :
Ici vos cœurs battent à l'unisson.

Je vois briller dans cette auguste enceinte
Deux cents amis, l'élite de la loi ;
Du bon accord tout porte ici l'empreinte ;
Oh ! j'en suis fier, et dans les miens j'ai foi

Pour aujourd'hui laissons dormir Ferrière,
Lebrun, Pothier, Donat, Guyot, Merlin ;
Je suis d'avis que le parfait notaire
Saura toujours faire honneur au bon vin.

Sur le menu posant sa signature,
Il sait toujours très bien instrumenter ;
Dans un banquet jamais il ne murmure,
Prend part à tout sans même protester.

Le chant lui plaît, il aime l'harmonie,
Le mot pour rire : il a l'esprit français ;
Il aime encore les airs de la patrie,
Sans oublier les amoureux couplets.

De ce banquet gardons douce mémoire ;
Il met en goût, en goût d'y revenir ;
Et je conclus : Que l'on nous verse à boire,
Boire au banquet de l'an qui va venir.

Montréal, 17 février 1897.

LE PARFAIT NOTAIRE.

Au cercle des notaires
Ma muse m'a suivi,
Et malgré mes colères
Ne bouge pas d'ici.

Je crains, je la redoute :
Elle dira beaucoup,
Babillera sans doute,
Surtout prenant un coup.

Elle dit que nous sommes
Tous de braves garçons,
De parfaits gentilshommes,
De sages tabellions ;

Que notre ministère
Est entouré de paix ;
Qu'il est tout débonnaire,
Ennemi des procès.

Que point de mariage
Sans l'homme de la loi :
Des amants, c'est l'usage,
Il rédige la foi ;

Que vers la mariée
Il va d'un pas léger,
Sans arrière pensée,
Lui prendre un doux baiser.

Pour régler à l'amiable
Un sombre différend,
Il est indispensable
Et plein de dévouement.

Par un prompt arbitrage,
Par un bon compromis,
Il rend, c'est bien plus sage,
L'accord aux vieux amis.

Il aide avec prudence
La veuve et l'orphelin,
Leur assure l'aisance
Et garantit leur bien.

Il prête son service
Aux discrets testateurs,
Garde sans artifice
Les secrets de leurs cœurs.

Contre toute injustice
Armé de son protêt,
Sans peur il entre en lice,
Et somme sans regret.

Pour l'honnête insolvable
Il offre un bouclier,
Un accord favorable
Avec son créancier.

Dieu devenant sévère,
Quand Adam eut péché,
Fit notre ministère
Et lui servit congé.

Noé dans sa galère
Ayant tout fait entrer,
Demandait un notaire
Pour inventorier.

L'allégresse accompagne
Le vrai tabellion ;
Banquettant au champagne,
Il signe à sa façon.

Est-il un seul confrère
Qui ne soit par devant ?
Non, jamais par derrière ;
Bon courage ! en avant !

En bonne compagnie
Il aime le plaisir ;
Il sait goûter la vie
Et bien se divertir.

Puis au travail austère
Il consacre son temps :
Il est parfait notaire
Et tout à ses clients.

Montréal, 6 février 1899.

A LÉON XIII

Italie, Italie, ô terre trop heureuse,
Si tu savais le prix de ton noble destin :
Toutes les nations t'appellent glorieuse
D'avoir sous ton ciel bleu le pontife romain.

Le vicaire du Christ, le successeur de Pierre,
Phare de vérité, le docteur des docteurs,
Celui que tout croyant vénère comme un père,
Toujours prêt à bénir ses vils persécuteurs.

Cet auguste vieillard, ce grand roi sans royaume
Parle : sa faible voix soudain franchit les mers :
Le riche en son palais, le pauvre sous le chaume
S'inclinent devant elle : il parle à l'univers.

Plus de dix-huit cents ans ont passé sur ta tête,
Oeuvre de Jéovah ! divine papauté ;
Tu ne redoutes point l'orage et la tempête,
Boulevard de l'église et de la chrétienté.

Là-bas ! la voyez-vous cette vague écumante
Bondir et se briser sur le roc immortel ?
De l'enfer conjuré la rage est impuissante :
Pour Rome et pour son chef toujours combat le Ciel.

N'as-tu pas du Seigneur la promesse immuable ?
Jamais, jamais Satan ne prévaudra sur toi ;
Et tu restes debout, ô Siège inébranlable,
Repoussant les assauts, rempart de notre foi.

Quand, sous Léon le Grand, un conquérant féroce
Menaçait les chrétiens, un pape le brava :
Attila reculant devant le sacerdoce,
L'Europe était sauvée et la croix triomphia.

Courage ! Sois sans peur, pilote du navire
Qu'un jour sur l'océan des âges Dieu lança ;
Impassible et serein, vieux garde, je t'admire ;
Toujours sous l'œil divin ta nef se bercera.

Longue vie à Léon ! vaillant octogénaire,
Sous ton règne la foi seconde le progrès,
Et conduit par ta main, le grand siècle Lumière
Scrute en paix l'inconnu, sans s'arrêter jamais.

Bismarck, l'homme de fer, qui ravagea la France,
Le vainqueur de l'Autriche et de Napoléon,
Plus tard, voulant traiter avec une puissance,
Dut élire un arbître, et te choisit, Léon !

A l'heure du danger, Rome a connu nos braves,
Leur amour et leur zèle : ils sont au premier rang ;
Sans attendre l'appel, nos valeureux zouaves
Sont prêts pour le Saint Père à prodiguer leur sang.

Honneur à toi, Léon ! ton nom fait notre gloire ;
D'un si digne pasteur soyons les dignes fils ;
Du Canada français conserve la mémoire :
Toujours nous te serons dévoués et soumis.

Contrecœur, 29 octobre 1896.

ODE

En l'honneur du jubilé de la Reine Victoria.

A toi bien longue vie ! auguste souveraine,
Ton nom vole en tout lieu : c'est qu'après soixante ans
Tous tes sujets sont fiers de t'acclamer leur reine ;
Honneur à toi sur terre et sur les océans !

Comment puis-je chanter ton règne sur ma lyre ?
Il brille en tout son cours d'un éclat inouï :
Est-il plus grande reine ? est-il plus grand empire ?
Au loin ton jubilé comme un astre a relui.

Que de peuples divers admirent ta puissance !
Peuples du Nouveau Monde et du Vieux Continent ;
Le premier mon pays, fils de la belle France,
Célèbre à l'unisson ce grand événement.

Ton trône est sans égal : sur tes vastes domaines
L'astre brillant du jour ne se coucha jamais ;
Sous ton sceptre puissant, que de races humaines
Vivent dans le bonheur, à l'ombre de la paix !

Des lacs du Saint-Laurent jusqu'aux rives du Gange,
Et des glaces du Nord aux bords océaniens,
Chacun dans son langage entonne ta louange ;
Nous chantons en français, nous loyaux Canadiens.

Sous ton vieil étendard des soldats intrépides
Te prodiguent leur sang, ô fille d'Albion !
Ils ont porté ta gloire au pied des pyramides,
Indompté, sur tout sol se dresse ton lion.

Tu vis se déployer et grandir ta Bretagne,
Comme on voit dans la plaine un chêne vigoureux,
Allongeant ses rameaux au loin dans la campagne,
Lever son front altier jusqu'à l'azur des cieux.

Reine des eaux, ta flotte est toujours sans rivale :
Tes milliers de vaisseaux se croisent sur les mers ;
Qui pourrait défier ta puissance navale ?
Tes cuirassés sont là pour braver l'univers.

Une reine au grand cœur, ta noble devancière
Disait qu'elle eût voulu régner sur des Français :
Ce vœu s'est accompli, tu peux en être fière ;
Nous Français sommes fiers de marcher, tes sujets.

Va porter à ses pieds notre loyal hommage,
Elu du Canada, magnanime Laurier !
Et nous verrons se joindre au royal entourage
Un digne descendant des Champlain, des Cartier.

Flotte sur nos foyers, ô drapeau britannique !
Et sachons sous tes plis goûter la liberté :
Que de nos cœurs s'exhale un chant patriotique !
A toi Victoria, gloire, immortalité !

Dieu sauve notre reine ! et sous la main divine,
Qu'elle coule ici-bas de longs et d'heureux jours !
Que sa couronne encor de gloire s'illumine !
Pour nous son nom béni vivra, vivra toujours.

Contrecœur, juin 1897.

LE RETOUR DES OISEAUX.

Vers nous tendez vos ailes,
Hâtez-vous, gais oiseaux ;
Revenez hirondelles,
Grives et tourtereaux.

Volez à ma fenêtre
Où le soleil reluit ;
En vous voyant paraître
Le vieil hiver s'enfuit.

Cohorte vagabonde,
Cherchant d'autres foyers,
Pour un plus serein monde,
Vous nous aviez laissés.

Dans les temps de froidure
Nous songions souvent
A la belle verdure,
Que vous chérissiez tant.

Les plaines sont muettes,
Sans vos nids amoureux ;
Vos belles chansonnettes
N'égayaient plus ces lieux.

Je vous revois encore
Après six mois d'exil ;
Au lever de l'aurore
J'entends votre babil.

Chantez douce fauvette,
Chantez chardonnerets,
Matinale allouette,
Pinsons et roitelets.

Vos courses gracieuses
Embellissent les airs ;
Valsez bandes joyeuses
Et donnez des concerts.

Quand sur la sombre grille
Vous allez voltiger,
Un rayon d'espoir brille
Au cœur du prisonnier.

Quand, près de la chaumière
Vous prenez vos ébats,
A l'humaine misère
Ne redites-vous pas :

" Dieu qui fit la nature
" Prend soin des plus petits :
" L'homme, sa créature,
" Aurait-il moins de prix ?

Grand merci ! Providence
Pour le printemps nouveau :
Donne à tous l'abondance
Avec le renouveau.

Montréal, 4 avril 1900.

L'ASSOMPTION ET SIR WILFRID LAURIER :

(Fêtes des 11 et 12 juin 1901.)

Bon vieux toit protecteur, abri de ma jeunesse,
Enceinte vénérée où j'ai goûté la paix ;
A ton aspect mon cœur tressaille d'allégresse :
Evoquant ton passé, j'évoque tes bienfaits.

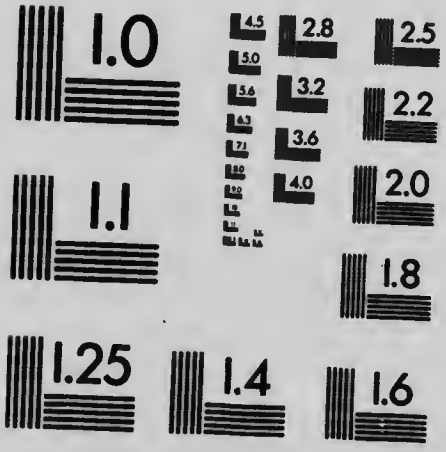
Arbres que j'ai vu croître, amis de mon enfance,
Sous vos rameaux d'antan je m'arrête ébahi !
Ah ! vos fronts ravagés sentent la décadence ;
Le temps a fait son œuvre et nous avons vieilli.

Hélas ! qui me rendra mes courses enfantines,
Mes ébats à travers les bosquets si charmants,
Mes jeux, mes doux congés, mes rires de quinze ans
Mes propos follichons et mes chansons badines ?

Là-bas, nous retraçons l'aurore de notre être,
Les reflets d'or des ans où nous étions heureux ;
Aux bonheurs envolés nous nous sentons renaître ;
Tel l'oiseau revoyant son nid chante joyeux.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Pour notre Alma Mater c'est un jour mémorable
De voir à ses foyers tant d'enfants réunis ;
En les accueillant tous elle est toujours aimable,
Et sait leur témoigner les plus tendres soucis.

Ils sont dignes de toi, tu peux en être fière,
O maison, notre orguèil, ô chère Assomption ;
Oui ! tu peux sans rougir regarder en arrière :
On n'a pas, Dieu merci ! défloré ton blason.

Par toute la Puissance, au temple de Mémoire,
A jamais on dira que l'on vit un Laurier,
Au début ton élève, escalader la gloire,
De son pays enfin devenir le premier.

Te souviens-tu Laurier de ces débats intimes,
Où tu nous haranguais, plein de verve et d'ardeur,
Quand, monté sur un banc, dans des élans sublimes,
Tu révélais déjà tes talents d'orateur ?

Te souviens-tu des jours où jeune Démosthène,
Par ta fougue entraîné, bravant le règlement,
Tu glissais dans la foule, écoutant sur la scène
Les orateurs en lutte, et les applaudissant ?

De t'avoir vu grandir en ta belle éloquence,
Et prendre ton essor de tes ailes d'aiglon,
Je suis fier, et de toi j'ai douce souvenance ;
Dans l'histoire et les cœurs sera gravé ton nom.

J'admire le tribun, encore plus ta droiture :
L'écho de tes vertus se répète en tout lieu ;
Ta carrière est sans tache, et tes mains sans souillure ;
Sers toujours, le front haut, ton pays et ton Dieu.

Les fêtes d'aujourdjhui n'iront pas en fumée ;
Sachons perpétuer ce bel événement ;
Du collège gardons la bonne renommée,
Et de l'aimer toujours faisons le doux serment.

L'Assomption, 11 juin 1901.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

De la Saint-Jean-Baptiste acc nons tous la fête,
En avant dignes fils du Canada-français !
Trois siècles de vertus brillent sur notre tête ;
Marchons avec fierté de progrès en progrès.

Jeunes et vieux groupés sous l'illustre bannière,
Où l'on voit si gaiement flotter les trois couleurs,
Saluons en ce jour la France, notre mère ;
Son noble souvenir fait palpiter nos cœurs

La Providence a su nous guider sur la trace
D'une carrière illustre à travers les destins ;
Son flambeau merveilleux dirigea notre race :
Triomphant des assauts nous restons Canadiens.

Conservons sans faiblir cet insigne héritage :
La Foi, nos instituts, notre langue et nos lois ;
Pour les sauvegarder luttons avec courage ;
Montrons que nous avons encor du sang gaulois.

Nous sommes aujourd'hui sujets de l'Angleterre,
Non par droit de conquête ou par droit du plus fort,
Mais par droit d'alliance et d'union sincère ;
Canadiens et Français, nous aimons notre sort.

Notre nom, jeune peuple, est gravé dans l'histoire ;
Soyons fiers des Champlain, des Laval, des Cartier :
Ils sont nos fondateurs, bénissons leur mémoire ;
N'oublions pas Morin, Lafontaine, Laurier.

Restons toujours unis, et traitons nous en frères,
Faisons-nous respecter, respectons nos voisins ;
Soyons francs et sans dol à l'instar de nos pères ;
Le devoir avant tout, soyons bons citoyens.

Que sert, braves amis, une fois dans l'année,
De crier des vivats, si le soleil couchant
Voit s'éteindre aussitôt cette ardeur spontanée ?
Un patriote vrai doit l'être constamment.

Que le patriotisme et la vertu civique,
Toujours notre mobile, ennoblissent nos rangs !
Prouvons notre valeur à toute l'Amérique ;
Que l'on dise de nous : Ils descendent des Francs.

LÉGENDE DES GUÉRETS.

Rigaud, site enchanteur, est fier de sa montagne,
D'un sol luxuriant et de ses verts bosquets ;
Pèlerins, visitez cette belle campagne :
N'oubliez pas de voir la pièce de guérets.

En cheminant non loin des pieux sanctuaires,
Le visiteur découvre avec étonnement
Un rectangle onduleux formé de grosses pierres,
Dont les rangs dénudés s'étalent tristement.

On dirait que jadis la Nature ingénue
Dans la glèbe pierreuse a creusé des sillons
Alignés sous le soc de sa large charrue,
Pour faire ombre au tableau des verdoyants vallons.

La pièce de guérets : tel est le nom vulgaire
Que l'on donne à ce lieu, sombre amas de cailloux ;
Séculaires guérets, vous cachez un mystère :
O vengeance divine ! ici je vois tes coups !

Dans les temps primitifs de la nouvelle France,
Un colon habitait cet endroit montagneux ;
Dans le sein de la terre il puisait l'abondance ;
Pour lui le Dieu des champs se montrait généreux.

Comment l'heureux colon va-t-il donc reconnaître
La bonté de Celui qui donne le froment ?
Bien loin de le servir, il veut agir en traître,
En foulant à ses pieds son doux commandement.

Il cultivait le sol les dimanches et fêtes ;
La grand'messe pour lui, c'était du temps perdu ;
Travaillons ! disait-il, les semailles sont prêtes ;
Il labourait alors : l'œil de Dieu l'avait vu.

La charrue allait mal, l'attelage de même :
Le laboureur fâché, la rage dans le cœur,
Comme un démon vomit un terrible blasphême :
Tout à coup ! plus de sol..... des cailloux..... cri d'horreur !

Un gouffre se creusa dessous le misérable :
Tout ce qui l'environne en est comme interdit ;
Homme, charrue et bœufs, dans l'abîme insondable
Tout est précipité : C'est le champ du maudit.

Appliquez votre oreille à cette pierre aride :
Vous pourrez percevoir..... comme un bruit caverneux ;
C'est l'écho du maudit englouti dans le vide ;
Leçon pour les chrétiens : N'insultez pas les Cieux.

Montréal 28 mai 1903.

reur !

A PIE X.

Adieu ! sommeille en paix, ô Pontife Lumière,
Dors sur tes longs labeurs, enfin repose-toi ;
Et toi nouvel élu, sur la chaire de Pierre
Viens t'asseoir, embrasé des ardeurs de la foi.

Laisse choir sur ton front la tiare vénérable
Et ceins ton doigt béni de l'anneau du Pêcheur.
L'Esprit Saint a parlé de sa voix immuable :
Pie X est proclamé, c'est l'élu du Seigneur.

Tu trembles sous le poids de la triple couronne ;
Infaillible, pourtant tu semblerais faiblir,
Mais de la foi divine embrassant la colonne,
Tu deviens tout puissant, et braves l'avenir.

Sarto, laisse à l'instant, à la voix qui t'appelle,
Ta Venise émergeant du sein des flots amers,
Tes braves gondoliers, pour la Ville Eternelle,
Viens, monte au Vatican, règne sur l'univers.

Jette un dernier regard sur cette Adriatique,
Dont les riants contours avaient su te charmer,
Sur ton peuple chéri, sur ce castel antique,
Sur ce temple immortel qu'admire l'étranger.

Le plus grand des pouvoirs repose sur ta tête,
Dirige l'Arche Sainte, auguste Nautonnier ;
Triomphe des écueils, domine la tempête,
Père, à nous fils soumis tu sauras commander.

Le vaisseau de l'église, à travers les années
Toujours nous mène au port, en vain l'impiété
Déchaîne contre lui ses haines forcenées :
Dieu lui donna pour ancre : Infaillibilité.

Accepte sans émoi le sacré diadème ;
Sans armes, sans défense, invincible est ton bras ;
Ah ! ta force repose en ta faiblesse même :
Tu règnes par la [illegible], par l'amour ici-bas.

Montréal, 1er octobre 1903.

CHARITÉ.

Déjà la bise de l'automne
Rougit les bois des alentours ;
A sa voix triste et monotone
L'été s'enfuit et ses beaux jours.

Adieu, tendre et douce verdure,
Adieu, gais chantres des bosquets ;
Les nids déserts, c'est la froidure ;
Les prés séchés n'ont plus d'attraits.

Errant sur les feuilles tombées,
On pense aux ans qui ne sont plus,
Aux illusions envolées
A tous les bonheurs disparus.

Le riche attend dans l'allégresse
L'hiver, sous ses riants lambris ;
Les chants et les plaisirs, sans cesse,
Pour lui chassent les noirs soucis.

Regardez à votre portique,
Regardez, chrétiens opulents,
Le pauvre, au vêtement rustique,
Demandant l'aumône aux passants.

Il tend sa main endolorie,
Implorant votre charité ;
Riches, que votre âme attendrie
Console et donne : ayez pitié !

Donnez beaucoup dans le silence,
Séchez les pleurs des malheureux,
Faites part de votre abondance :
Bonheur à qui fait des heureux.

VINGTIÈME SIÈCLE.

La terre sur son axe évolue en silence ;
Le monde est dans l'attente, on compte les instants ;
Tout à coup dans les airs un carillon s'élance :
Il est minuit sonné, c'est la fin de cent ans.

Dix-neuf siècles déjà sont tombés dans l'abîme
Où tout est emporté, d'où rien ne reparaît,
Où tout ce qui vécut, comme un atôme infime,
S'engloutit, subissant l'irrévocable arrêt.

De cent ans révolus je cherche en vain la trace
Sur l'océan sans fin qu'on nomme éternité ;
Tel un astre à son temps s'éteignant dans l'espace,
Un siècle à son tour vient, brille, meurt, est passé.

Et que sont devenus tous ces hommes célèbres,
Ces fameux inventeurs, ces vaillants généraux ?
L'oubli jeta sur eux son voile de ténèbres,
Et leur poussière git au fond de leurs tombeaux.

Tu dors sous ton linceul, ô siècle dix-neuvième,
Sois jugé, taisons-nous, l'Histoire va parler :
Va-t-elle orner ton front d'un brillant diadème,
Ou bien couvrir de deuil ton immense sentier ?

Tu peux t'enorgueillir des progrès mémorables
Que fit surgir ta main sous l'effort des savants ;
Et l'homme scrutateur ouvrit à ses semblables
Les plus profonds secrets de tous les éléments.

Où vas-tu t'arrêter, admirable génie ?
Tu mesures déjà l'immensité des cieux ;
Tu lances des géants sur la mer ébahie,
Et tes palais flottants se croisent en tous lieux.

Tes agiles engins sillonnent nos campagnes,
Bravent le précipice et le roc escarpé,
Sous d'immenses tunnels traversent les montagnes,
Egalent les oiseaux par la rapidité.

Tu subjugues la foudre, et par tes soins habiles
Les pouvoirs inconnus de l'électricité
Se firent, un beau jour, les serviteurs dociles
Et les grands bienfaiteurs de notre humanité.

Tu reproduis la voix, le chant et la musique ;
Tu transmets un message entre les continents ;
Tu saisis l'action et ta vertu magique
En grave et fait revoir les mille mouvements.

Tu glisses sous les eaux le sous-marin perfide,
Tu fais gronder au loin tes puissants cuirassés ;
Et dans l'aérostat s'envolant vers le vide,
Tu nous fais voyager aux horizons dorés.

Je concède, tu fus un siècle de lumière ;
Fais-nous voir ta sagesse, où sont donc tes vertus ?
Tu dépouillas Pie IX, notre glorieux Père ;
Je lis sur ton drapeau : Malheur, mort aux vaincus !

Les Puissances sont là, regardant sans alarmes
Le fort et l'opulent opprimer les petits,
Le Turc assassiner l'Arménien sans armes.
Régner et découvrir : tels furent tes soucis.

Oh ! sois le bienvenu, vingtième centenaire !
Foule d'un pied léger le royaume du Temps ;
Que ton urne abondante épanche sur la terre
Tes dons les mieux choisis et tes plus doux présents !

Fais revivre ici-bas la vertu, la noblesse,
La justice, le droit, l'auguste vérité ;
Que la force toujours protège la faiblesse,
Fais triompher le bien, la foi, la charité.

Montréal, 1er janvier 1901.

SONNET DÉDIÉ A MONSEIGNEUR ARCHAMBAULT

1er Évêque de Joliette.

Fais flotter tes drapeaux, tressaille d'allégresse,
O douce Alma Mater : tes enfants réunis
Acclament dans tes murs un de tes nobles fils,
Pour la fête du jour la famille s'empresse.

Débordant de vertus, d'honneur et de jeunesse,
Saint et nouveau prélat, viens à nous et bénis,
Bénis les tiens groupés sous ces vieux toits chéris :
Que sur nos fronts ta main s'étende avec largesse :

L'Assomption t'a vu naître, instruire, grandir,
Et la main dans la main aida ton avenir ;
Un beau fleuron par toi s'ajoute à sa couronne ;

Evêque, tu paîtras les brebis du Seigneur :
L'immortelle onction sur ta tête rayonne,
Ton nom sera toujours gravé dans notre cœur

L'Assomption, 12 octobre 1904.

LE SACERDOCE

(Pour une ordination)

Jeune lévite, avance au pied du sanctuaire ;
Fort de ta foi, sois ferme et va droit ton chemin ;
Reçois sur ton front pur l'onction tutélaire
Et le sacre divin.

Auprès de ton pouvoir, les puissances du monde
Ne sont que de vains mots : ton ordre vient du Ciel ;
Ce Dieu qui fait trembler sur la terre et sur l'onde,
Est le Dieu de l'autel.

Sois prêtre, sois béni : c'est le jour de ta noce ;
Je t'entends prononcer un sublime serment ;
Homme, tu deviens Dieu, muni du sacerdoce,
Du plus grand sacrement.

A ta voix vient à nous la céleste victime ·
Tu prends l'homme au berceau pour le fair chrétien ;
Tu veilles sur ses pas, le sauvant de l'abîme,
Et lui donnant la main.

Lorsque l'adolescent veut lancer sa nacelle
Vers l'océan du monde, à travers les brisans,
Il reçoit par tes soins une manne nouvelle,
Puis brave les autans.

S'il veut unir plus tard sa jeune destinée
A celle d'une femme au front pur, virginal,
Prêtre, tu seras là pour bénir l'hyménée
Et l'anneau nuptial.

Lorsqu'enfin le chrétien, terminant sa carrière,
Livre à l'esprit du mal les suprêmes combats,
Tu murmures pour lui la dernière prière,
L'aidant jusqu'au trépas.

La voix de ton sauveur avec amour t'appelle
Pour faire des élus, pour faire des heureux ;
Passe en semant le bien, ta couronne immortelle
Se tresse dans les cieux.

Et vous, dignes parents, voyez vos sacrifices,
Vos peines, vos labeurs triompher en ce jour ;
Donnant un fils à Dieu, savourez les délices
D'un bonheur sans retour.

Montréal, 1er juillet 1900.

JE CROIS, J'ESPERE ET J'AIME.

Sans hésiter je crois à la Toute Puissance
De Celui qui d'un mot me tira du néant ;
J'ai foi dans son amour, sa bonté, sa clémence ;
Je crois à sa parole, à son commandement.

J'ai foi dans la vertu, sa gloire est immuable ;
Je crois qu'au dernier jour triomphera le bien ;
Le méchant n'a qu'un temps, son œuvre est périssable
Le juste règnera dans un bonheur sans fin.

Après avoir subi les combats de la vie,
Après avoir peiné, m'être abreuvé de fiel,
J'espère voir le seuil de mon autre Patrie :
J'entrevois dans l'orage un suprême arc-en-ciel.

Comme le nautonnier quand mugit la tempête,
Animé par l'espoir de voir enfin le Port,
Résiste aux éléments déchaînés sur sa tête,
J'espère un jour fouler l'éternel, l'heureux Bord.

J'aime avant tout Celui dont jadis une mère
M'apprit à prononcer le nom sur ses genoux,
Celui vers qui monta si souvent ma prière,
Qui console et toujours aura pitié de nous.

J'aime les compagnons de mon pèlerinage,
Ceux qui me sont unis par le sang, par le cœur ;
J'aime le Canada, berceau de mon jeune âge ;
J'aime à le voir marcher au sentier de l'honneur.

Montréal, 20 juin 1905.

TABLE

PAGE

Dédicace à L'Honorable J. E. Robidoux..... 7
Appréciation..... 9
Les lettres canadiennes..... 11
Hymne à Pie IX..... 13
Le regret..... 15
L'aveu..... 17
Sois heureuse..... 19
Adien d'une jeune fille au Monde..... 21
L'Erablière Canadienne..... 23
Ste-Anne de Beaupré..... 27
Alma Mater..... 29
60e anniversaire du Collège l'Assomption et noces d'or du Supérieur Rév. F. Dorval..... 33
L'Exposition Colombienne..... 37
Le Nouvel An..... 41
Messe de Minuit..... 43
Saint-Sulpice..... 47
A mon orme (sonnet)..... 51

Le Soleil de Mars..... 53
L'Amour..... 55
Le chasseur (sonnet)..... 57
Noel..... 59
Rendez-moi mes vingt ans..... 63
La confraternité..... 65
Le parfait notair..... 69
A Léon XIII..... 73
Ode en l'honneur du jubilé de la reine Victoria..... 77
Le retour des oiseaux..... 81
L'Assomption et Sir Wilfrid Laurier (Fête des 11 et 12 Juin 1901.)..... 85
La St-Jean Baptiste..... 89
Légende des guérets..... 91
A Pie X..... 95
Charité..... 97
Vingtième siècle. Bienvenue à 1901..... 99
Sonnet dédié à Monseigneur Archambault, 1er évêque de Joliette..... 103
Le sacerdoce..... 105
Je crois, j'espère et j'aime..... 107
Table..... 109

N.L.C. - B.N.C.
3 3286 02679859 1